





# L'INCERTITUDE DE L'AUBE



SOPHIE VAN DER LINDEN



L'INCERTITUDE  
DE L'AUBE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.  
ISBN : 978-2-283-02808-7

*Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.*

*Il y a une horloge qui ne sonne pas.*

*Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.*

*Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.*

*Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend l'escalier en courant, enrubannée.*

*Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.*

*Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.*

Arthur Rimbaud,  
« Enfance, III », *Illuminations*.



*À la mémoire de mon grand-père.*



L'oiseau. Que j'entends. Me réveille. Les yeux encore fermés, je tente de me rappeler où je suis. Lentement, je soulève mes paupières. Une pièce sombre, un rideau épais, et cette serrure percée par la lumière... Le raclement d'une chaise tirée sur le carrelage à l'autre bout de la maison, un robinet ouvert, des bruits de vaisselle. Je sais maintenant. Grand-Père est dans la cuisine, qui prépare le petit déjeuner. J'attends qu'il arrive, m'apporte, posé sur une soucoupe, mon verre de jus d'orange pressée, que je viderai d'un trait. Et Grand-Père me dira « tout doux ma belle, tout doux ». Je me retourne dans le grand lit, enfonce mon nez dans l'autre oreiller. Pousse les plumes pour le traverser. Les draps, de ce côté, sont encore frais, bordés.

Glissés dans l'espace serré entre le rebord du matelas et la couverture tendue, mes pieds aiment cette tranche de frais, se frottent. Ma chemise de nuit torsadée autour de moi, je remonte peu à peu. Retour sur le dos, côté chaud, le mien. Quel jour sommes-nous? Hier on est allé en forêt. Le soir, on a mangé des champignons et ensuite je me suis préparée pour... On est mercredi. La fête de l'école! Mes bras et mes jambes battent en chœur, comme les ailes d'un papillon, les uns côté chaud, les autres côté froid. Vite Grand-Père, vite, il faut que je sois à l'heure, que je m'habille, que tu arrives à me faire ma natte...

« Là, qu'en dis-tu? » Grand-Père vient de nouer le ruban rouge en velours qu'il m'a acheté au magasin. Le ruban que je voulais. Quand on le lisse d'un côté, c'est doux. De l'autre, ça râpe. Une mèche de cheveux fait une petite bosse sur le côté. Je mets une barrette, elle est aplatie. Grand-Père me sourit. « Tiens, je me suis rasé, fais-moi un gros baiser, là. » Sur sa vaste joue, qui est douce et sent l'eau de toilette.

« Alors on y va? » J'attrape mon cartable, celui de l'année dernière, que Maman a lavé. Il n'y a pas l'odeur de la rentrée dedans. Pas cette fois. Le temps que Grand-Père rassemble ses clés, mette sa veste... Il boite beaucoup. Je l'attends dans la véranda. Miléna arrive au portail, je descends vite, une sur deux, les marches du perron, saute celle qui est cassée. Sa mère allait sonner, mais elle arrête son geste en me voyant. « Bonjour Anushka, veux-tu te rendre à l'école avec nous? » Grand-Père arrive, dit qu'il m'y emmène, que non, ça va aller, même avec sa jambe. « Mais si, Grand-Père! Il faut que tu te reposes, je vais faire le chemin avec Miléna! » Comme, en même temps, je me suis glissée par le portail à peine ouvert et que je lui fais face, Grand-Père répond en me regardant, moi. Son menton et ses sourcils veulent se rejoindre. « Non, Anushka, ta mère t'a confiée à moi, elle est peinée de ne pas pouvoir t'accompagner aujourd'hui... » Je regrette aussitôt d'avoir voulu abandonner Grand-Père. Il y a quelque chose, de moi, qui essaye de rentrer, en moi. Je le regarde, je voudrais

lui dire que je regrette, mais il ne me regarde plus, il referme la grille. Pour chasser tout ça, je me précipite vers Miléna. Elle est bronzée. Elle porte une robe neuve. Et un gros chouchou blanc en dentelle. Je vois ses roses. Zut! « Grand-Père, on a oublié les fleurs! » Alors, Grand-Père retourne, remonte les marches péniblement, cherche la bonne clé, pour les deux serrures, disparaît dans la maison, revient au bout d'un moment, a encore du mal à fermer les serrures, bon sang de bonsoir... « Allez-y les filles, j'attends le grand-père d'Anushka, on vous suit. » On saute ensemble sur le trottoir et on chante exactement en même temps mais sans faire les gestes : *Je vais et je viens, j'ai une matriochka dans les mains, je la donne aux enfants, venez me voir en courant!* Comme avant, comme si on s'était quitté la veille.

De temps en temps, on s'arrête pour attendre les adultes. D'autres groupes nous dépassent. J'aurais pas dû insister pour le ruban parce que tout le monde a des chouchous en dentelle. Je marche sur

le bord du trottoir, en évitant les traits entre chaque pierre. J'accélère, c'est de plus en plus difficile de garder l'équilibre. Miléna me suit de près. Et puis je cours, les bras écartés vers le haut, vers le bas, même si je mords les traits, c'est pas grave, il faut rester ensemble, ne pas tomber. On finit par courir vraiment vite. Mais comme Grand-Père et la maman de Miléna sont maintenant loin, on souffle un peu sur le muret de la maison abandonnée. Doucement, on descend dans le vieux jardin sans clôture pour voir s'il y a déjà des noisettes. Les herbes sont hautes, je me prends le pied dans un creux. En fouillant bien, quelques coques sont déjà tombées. Frappées entre deux pierres, elles nous offrent quelques noisettes trop fraîches, écrabouillées. « Tu te rappelles? Vers le fond, il y avait des mûres. » On progresse difficilement, il faut éviter les orties, les racines, les feuilles collantes qui accrochent nos robes. Au bout d'un moment, on les trouve, comme si elles n'attendaient que nous. La plupart ont pourri sur les branches piquantes. Mais certaines sont grosses et

sucrées. Délicieuses. Il faut juste éviter les toiles d'araignées, chargées de gouttes de rosée. J'ai les mains fraîches, toutes mouillées. J'aperçois la forêt et les montagnes au loin. On dirait des vacances avec Miléna, juste elle et moi. « Hé, ho, les filles, que faites-vous là-bas? » De très petites vacances. On revient en vitesse sur le trottoir.

Dès qu'on aperçoit l'école, on se remet à courir. On se tient la main en allant très vite, quand Miléna est devant, elle tire fort sur la mienne, mais avec l'élan, des fois, je la dépasse et c'est moi qui la tire.

Quand nous arrivons à la grille, il y a beaucoup de monde. On se retourne, mais là, on a vraiment perdu les adultes. Ce n'est pas grave, on les retrouvera après. On est tous tellement impatients d'entrer qu'au moment de franchir le portail on est écrasé les uns contre les autres, on se lâche la main avec Miléna et il y a maintenant plusieurs enfants entre nous. J'ai le chou-chou d'une petite devant moi, qui me chatouille le nez. Marre de ces chouchous ! En plus ils grattent. Et ils sont tous pareils.

Mme Leviakoff surveille l'entrée, je passe devant en rentrant la tête dans les épaules. Il paraît qu'elle va faire les troisième année maintenant. On l'entendait souvent crier de l'autre côté du mur de notre salle de classe l'an dernier. Une fois, elle m'avait grondée dans la cour. Elle s'était baissée à ma hauteur et avait approché sa tête si près, si près de la mienne, que je ne l'entendais plus et ne voyais que ses tout petits yeux derrière ses grosses lunettes rondes et rouges. Des petits yeux marron avec un peu de vert. C'était tellement étrange, ces minuscules bouts de vert perdus dans le marron. Comme si ses yeux vivaient leur vie à eux et qu'ils me parlaient directement. *Et Vassilissa vit les yeux de Baba Yaga se changer en braise.* Je n'avais rien pu dire, punie au coin pendant toute la récréation.

Je me hisse sur la pointe des pieds dès que je le peux, mais je suis sans cesse bousculée. J'essaye de voir où sont les tableaux avec les listes. Une fois devant, une fois qu'on a réussi à se faufiler, avec Miléna, on lit en même temps les noms un par un.

« On n'est pas ensemble alors... Non! Tu es... tu es... avec Mme Leviakoff! » On se serre très fort les mains en se regardant. Sans rien dire. Miléna est triste parce qu'on n'est pas ensemble. Moi je suis triste parce qu'on n'est pas ensemble ET que j'ai Mme Leviakoff. Je le savais. Tout l'été, j'ai senti que quelque chose allait arriver. Quelque chose d'horrible. « Grand-Père? » Où est Grand-Père? Je ne le vois pas dans toute cette foule. Lui me comprendra, lui me consolera.

La directrice commence à parler dans le micro. Les petits de première année se rassemblent autour d'elle, les parents sont derrière. Je n'ai plus très envie de faire la fête. Je laisse pendre mes fleurs. Des fois, elles frottent un peu par terre. Miléna me tient toujours la main, même si on ne sera pas dans la même classe, même si elle n'ose pas trop me parler. Ni me regarder. Elle ne sait pas quoi dire pour me consoler. Moi non plus je ne saurais pas quoi me dire pour me consoler. Enfin! J'aperçois

Grand-Père, il est assis sur une chaise, de l'autre côté, contre le mur, derrière tous les petits et la directrice, presque caché par des bancs poussés, renversés les uns sur les autres. Je le regarde fixement, je voudrais qu'il m'aperçoive. Il regarde tantôt la directrice, tantôt la foule, pourtant il ne me voit pas. C'est bizarre comme il regarde, dans le vide, alors que moi je le fixe, je lui envoie des messages de ma tête à sa tête : « Grand-Père, finalement, je veux qu'on retourne à la maison, je n'ai plus envie d'aller à l'école, je veux rester avec toi toute la journée, s'il te plaît, ramène-moi, on ira en forêt, on regardera les trains de la passerelle et on jouera à cache-cache. » Mais non, lui, il est là, à passer le balai avec ses yeux.